



Les sciences sociales en question : grandes controverses épistémologiques et méthodologiques

Compte rendu de la 65^e séance

Quels indicateurs pour mesurer le sexisme ?

17 avril 2023

Nonna Mayer (Sciences Po, CEE, CNRS) commence par rappeler que Fariba Adelkhah est sortie de prison, mais qu'elle n'a pas de papiers et n'a toujours pas récupéré son matériel scientifique – elle n'est donc pas libre.

La séance d'aujourd'hui est consacrée aux attitudes sexistes¹. De fait, la diffusion des idées féministes et l'acceptation croissante de l'égalité entre hommes et femmes n'ont pas fait disparaître les idées et les préjugés sexistes. Ces derniers s'expriment aujourd'hui autrement, sous des formes détournées, euphémisées, plus subtiles que le sexisme « traditionnel » cantonnant les femmes au foyer et aux enfants. Anja Durovic² (Sciences Po Bordeaux-CED), qui étudie ces transformations ainsi que leurs

¹ Compte rendu rédigé par Justine Brisson et relu par les deux intervenantes.

² Anja Durovic étudie la relation entre inégalités de genre et attitudes et comportements politiques. Elle a publié notamment : « A Longitudinal Analysis of Gendered Patterns in Political Action in France : A Generational Story ? », *French Politics*, 15 (4), 2017, p. 418-442 ; « L'impact du genre sur le vote Marine Le Pen », *Revue française de science politique*, 67 (6), 2017 (avec Abdelkarim Amengay et Nonna Mayer) ; « Le genre influence-t-il (encore) les attitudes et comportements politiques ? », in

effets politiques, est l'intervenante de cette 65^e séance. Elle a notamment proposé et testé de nouveaux indicateurs pour cerner ce sexisme « moderne » à l'occasion de la dernière élection présidentielle. Son intervention sera discutée par Magali Della Sudda³ (Sciences Po Bordeaux-CED, CNRS), qui travaille sur la relation entre genre, religion et engagement politique. Elle a, en particulier, beaucoup travaillé sur les formes diverses de rejet du féminisme.

Intervention d'Anja Durovic

Anja Durovic explique que son intervention va porter sur un projet de recherche en cours. Elle commence par définir ce qu'elle entend par « sexisme ». Sa définition est la suivante : « Le sexisme désigne des attitudes et des comportements individuels ou des pratiques institutionnelles et culturelles qui soit reflètent une évaluation négative d'une personne en raison de son sexe, soit perpétuent un statut inégal entre les femmes et les hommes dans la société. »⁴ Depuis au moins une décennie, ces questions sont, après une longue évolution positive⁵, d'apparence consensuelles. C'est en tout cas ce que tendent à montrer les enquêtes.

Pourtant, le sexisme n'a pas disparu. Bien que l'objectif de l'égalité femmes-hommes semble faire consensus dans les sondages, les moyens contraignants (discrimination positive, écriture inclusive, quotas paritaires, etc.) pour y arriver soulèvent souvent moins d'adhésion. Le sexisme est en fait encore vivace. À titre d'exemple, 78% des Françaises ont été déjà victimes d'un acte ou d'un commentaire sexiste (HCE 2023). Plus d'une jeune femme de moins de 34 ans sur deux a également été victime d'actes

Antoine Bristielle (dir.), *Que veulent les Français ? L'opinion publique dans tous ses états*, Éditions de l'aube/Fondation Jean Jaurès, 2022, et plus récemment « Un vent de renouveau ? La recomposition des *gender gaps* électoraux à l'élection présidentielle française de 2022 », *Revue française de science politique*, 72(4), 2022 (avec Nonna Mayer).

³ Magali Della Sudda a notamment publié *Les nouvelles femmes de droite*, Ed. Hors d'Atteinte, 2022 ; « Ripostes catholiques : mobilisations conservatrices autour de questions sexuelles », *Genre, sexualités, sociétés*, 18, 2017(avec Martina Avanza) ; « When male heterosexual leaders politicize gender and sexual issues : The logic of representation in the 2014 Bordeaux municipal election campaign », *French Politics*, 2016 (avec Clément Arambourou, Fanny Bugnon, Victor Marneur, Frédéric Neyrat, Marion Paoletti).

⁴ Swim, Janet K. et Lauri L. Hyers, « Sexism », *Handbook of Prejudice, Stereotyping, and Discrimination*, New York, NY: Psychology Press, 2009, p. 407.

⁵ Knight, Carly R. et Mary C. Brinton, « One egalitarianism or several ? Two decades of gender-role attitude change in Europe », *American Journal of Sociology* 122, 5, 2017, pp. 1485-1532.

ou propos sexistes dans la sphère éducative et 20 % d'entre elles ont été victime de viol ou d'agression sexuelle (HCE 2023). De plus, 70% des femmes de 18-24 ans renoncent à s'habiller comme elles le souhaitent par crainte d'être l'objet de regards ou de commentaires désagréables (HCE 2023). Les femmes demeurent globalement sous-représentées dans les médias y compris les médias numériques (HCE 2023). Enfin, d'après une enquête d'Amnesty International (2018), un tweet sur 10 mentionnant des femmes politiques et des femmes journalistes noires s'est révélé injurieux ou problématique.

Certes, être ouvertement sexiste ou soutenir un sexisme traditionnel dans un contexte de promotion de l'égalité est socialement désapprouvé, d'où sa dissimulation. De ce fait, l'expression des préjugés à l'égard des femmes est peut-être devenue plus difficile à saisir. Ce problème apparaît surtout dans des enquêtes quantitatives basées sur des questionnaires standardisés et effectués en face à face. En somme, il semble que le sexisme reste bien vivace mais qu'il s'exprime aujourd'hui sous de nouvelles formes qu'il convient d'identifier et d'étudier avec de nouveaux indicateurs. Mais que faut-il entendre par « anciennes » et « nouvelles » formes de sexisme ?

Le « sexisme traditionnel » cherche à justifier la division sexuée des rôles et des inégalités femmes-hommes, il attribue les inégalités sociales et économiques entre les sexes aux moindres compétences des femmes, ou à des différences naturelles, innées⁶. À titre d'exemples, il y a l'idée selon laquelle « les femmes ne sont généralement pas aussi intelligentes que les hommes », ou celle selon laquelle « les hommes sont naturellement de meilleurs dirigeants (politiques) », ou encore qu' « une femme ne devrait pas travailler mais rester à la maison avec ses enfants ». Contrairement aux mutations d'attitudes xénophobes, antisémites et racistes⁷, qui ont

⁶ Swim, Janet K., Kathryn J. Aikin, Wayne S. Hall et Barbara A. Hunter, « Sexism and Racism: Old-fashioned and Modern Prejudices », *Journal of Personality and Social Psychology* 68, 2, 1995, pp. 199-214.

⁷ Mayer, Nonna, Guy Michelat, Vincent Tiberj et Tommaso Vitale, « Évolution et structures des préjugés : le regard des chercheurs - Section 1. Questions de méthode », CNCDH « La Lutte contre le racisme, l'antisémitisme et La xénophobie », Paris, La Documentation française, 2019 ; Sears, David O., « Symbolic Racism », *Eliminating Racism : Profiles in Controversy*, sous la dir. de Phyllis A. Katz et Dalmas A. Taylor, *Perspectives in Social Psychology*, Boston, MA : Springer US, 1988, p. 53-84 ; McConahay, John B., Betty B. Hardee et Valerie Batts (1981), « Has racism declined in America ? : It depends on who is asking and what is asked », *Journal of Conflict Resolution*, 25, 4, 1981, p. 563-579 ; McConahay, John B., « Modern racism,

fait l'objet de nombreuses recherches démontrant qu'elles s'expriment aujourd'hui de façon plus subtile et euphémisée, il y a encore peu d'enquêtes sociologiques, notamment en France, qui s'intéressent à la mutation des attitudes sexistes et hétérosexistes. En effet, les recherches en psychologie sociale sur de nouveaux indicateurs qui mesurent les formes modernes du sexisme⁸ sont encore très peu, voire pas du tout intégrées dans les grandes enquêtes sociologiques internationales et françaises. Parmi les études pionnières portant sur les mutations du sexisme, Anja Durovic mentionne celle de Janet Swim et ses collègues⁹, en 1995, qui ont été parmi les premières à s'inspirer des recherches sur les mutations du racisme afin d'élaborer des indicateurs de sexisme capables de mesurer ses formes d'expression contemporaines. Cette étude s'appuie notamment sur les travaux de Sears¹⁰, qui s'était lui intéressé aux caractéristiques du « racisme moderne ». Selon lui, ce dernier inclut : 1) la négation de la discrimination/de la persistance des inégalités ; 2) l'antagonisme à l'égard des demandes des minorités raciales (« ...ça va trop loin »), et 3) le ressentiment à l'égard des faveurs spéciales (par exemple les mesures de discrimination positive) qui leur seraient accordées.

Selon Janet Swim et ses collègues, des attitudes similaires peuvent s'appliquer aux femmes : « Tout en rejetant les discriminations et les stéréotypes anciens, les individus peuvent croire que la discrimination à l'égard des femmes appartient au passé, éprouver de l'antagonisme à l'égard des femmes qui formulent des revendications politiques et économiques, et ressentir du ressentiment à l'égard des faveurs spéciales accordées aux femmes, telles que les politiques conçues pour aider les femmes dans le monde du travail ou de l'enseignement [à surmonter le plafond de verre]. »¹¹ Le sexisme moderne s'exprime donc de manière détournée, plus acceptable, minimisant

ambivalence, and the modern racism scale », *Prejudice, Discrimination, and Racism*, San Diego, CA, US : Academic Press, 1986, p. 91-125.

⁸ Swim, Janet K., Kathryn J. Aikin, Wayne S. Hall et Barbara A. Hunter, « Sexism and racism : Old-fashioned and modern prejudices », *Journal of Personality and Social Psychology* 68, 2, 1995, p. 199-214 ; Tougas, Francine, Rupert Brown, Ann M. Beaton et Stéphane Joly, « Neosexism : plus ça change, plus c'est pareil », *Personality and Social Psychology Bulletin*, 21, 8, 1995, p. 842-849 ; Swim, Janet K. et Laurie L. Cohen, « Overt, covert, and subtle sexism: A comparison between the attitudes towards women and modern sexism scales », *Psychology of Women Quarterly*, 21, 1, 1997, p. 103-118 ; Barreto, Manuela et Naomi Ellemers, « The perils of political correctness: Men's and women's responses to old-fashioned and modern sexist views », *Social Psychology Quarterly*, 68, 1, 2005, pp. 75-88.

⁹ Swim, Janet K. et al. (1995), art. cit.

¹⁰ Sears (1988), art. cit.

¹¹ Swim, Janet K. et al. (1995), art. cit., p. 200.

la persistance de discriminations genrées, se montrant peu favorable aux revendications contemporaines des femmes et aux politiques publiques destinées à les aider.¹²

Anja Durovic s'intéresse ensuite aux indicateurs du sexisme dans les enquêtes françaises. À chaque fois, les questions posées sont du même type (par exemple : « La femme est faite avant tout pour avoir des enfants et les élever » ou « Il est normal qu'une femme puisse choisir d'avorter »). Ces items étaient régulièrement utilisés dans quasiment toutes les enquêtes électorales françaises. À chaque fois, les indicateurs sont centrés sur le sexisme traditionnel. Une des raisons pour lesquelles il y a si peu d'indicateurs de sexisme réside aussi dans le fait qu'ils n'étaient pas au départ destinés à mesurer le sexisme mais plutôt à faire partie d'échelles de valeurs mesurant des concepts plus « larges » comme les « valeurs progressistes » ou les « valeurs post-matérialistes ».

Anja Durovic se concentre ensuite sur l'enquête Youngelect, qu'elle a contribué à élaborer. Il s'agit d'une enquête post-électorale coordonnée par Vincent Tiberj et Amaïa Courty (CED, Sciences Po Bordeaux), financée par l'INJEP, la région Nouvelle-Aquitaine, le CEE de Sciences Po et la Fondation Jean Jaurès, et réalisée par Kantar entre fin avril et fin mai 2022 auprès de 1 723 personnes, dont un suréchantillon de 499 jeunes de 18-35 ans, et un échantillon de 1 224 personnes représentatif de la population française (quotas par âge, sexe, profession, niveau de diplôme, lieu d'habitation). Il s'agit de la première enquête électorale française qui contient des indicateurs mesurant à la fois les formes traditionnelles et modernes de sexisme. L'enquête mesure le « sexisme traditionnel » à travers la question suivante : « Voici maintenant une liste de phrases. Pour chacune d'elles, pouvez-vous me dire si vous êtes tout à fait d'accord, plutôt d'accord, plutôt pas d'accord ou pas d'accord du tout ? ». Une des phrases était : « La femme est faite avant tout pour avoir des enfants et les élever ». Le « sexisme moderne » est mesuré à travers les questions suivantes : « Il est plus facile d'être un homme qu'une femme dans la société actuelle » ; « Dans la société actuelle, le féminisme est allé trop loin » ; « Il est choquant qu'un homme aborde une femme dans la rue pour la draguer ».

¹² Swim, Janet K. et al. (1995), art. cit. ; Tougas et al. (1995), art. cit. ; Swim, Janet K. et Laurie L. Cohen (1997), art. cit. ; Barreto, Manuela et Naomi Ellemers (2005), art. cit.

L'introduction de ces deux types d'indicateurs montre clairement que les opinions sont plus partagées sur le sexisme moderne que sur le sexisme traditionnel. Il semble donc extrêmement important que les futures enquêtes (électorales) élargissent leurs indicateurs de sexisme avec des questions relatives au sexisme moderne, sinon elles passeront à côté des enjeux contemporains et « polarisants » relatifs à l'égalité des sexes. Par ailleurs, la formulation des questions est primordiale – chaque question doit être suffisamment testée avant d'être incluse dans les enquêtes afin d'éviter les problèmes liés à l'incompréhension ou l'imprécision de la question (par exemple, Anja Durovic conseille d'éviter les doubles-négations).

Anja Durovic s'intéresse également aux effets politiques du sexisme. Mesurer correctement les différentes formes du sexisme présentes dans les sociétés contemporaines est évidemment primordial afin de lutter contre les inégalités, les discriminations, les violences infligées en raison du sexe ainsi que les féminicides. De nouveaux indicateurs du sexisme peuvent également aider à comprendre des sujets qui politisent et clivent les individus. Or les attitudes sexistes ont été jusqu'ici peu prises en compte par les modèles explicatifs du vote et de la compétition politique. On connaît mal leur impact électoral notamment sur le soutien aux droites radicales populistes. Les rares études existantes montrent pourtant que ces attitudes ont des effets politiques importants. Par exemple, avoir des attitudes sexistes augmente la probabilité d'avoir voté pour Donald Trump lors de l'élection présidentielle de 2016¹³, pour le Brexit lors du référendum de 2016¹⁴, pour le Parti conservateur anglais en 2019 et favorise le vote pour les droites radicales populistes en Europe¹⁵. Une étude récente montre également que le sexisme moderne est l'un des prédicteurs attitudinaux les plus importants du vote pour le parti d'extrême droite Vox en Espagne¹⁶.

¹³ Cassese, Erin C. et Mirya R. Holman, « Playing the woman card: Ambivalent sexism in the 2016 U.S. presidential race », *Political Psychology*, 40, 1, 2019, p. 55-74.

¹⁴ Green, Jane et Rosalind Shorrocks, « The gender backlash in the vote for Brexit », *Political Behavior*, 2021.

¹⁵ Christley, Olyvia R., « Traditional Gender Attitudes, Nativism, and Support for the Radical Right », *Politics & Gender*, 2021, pp. 1-27.

¹⁶ Anduiza, Eva et Guillem Rico, « Sexism and the far-right vote: The individual dynamics of gender backlash », *American Journal of Political Science*, 2022.

La chercheuse revient ensuite sur le cas plus spécifique de la France. Lors de l'élection présidentielle de 2022, Éric Zemmour – connu pour ses positions sexistes (et plus précisément, relevant du « sexisme traditionnel ») – a reconstitué à son encontre un « Radical Right Gender Gap » qui existait pour le FN du temps de Jean-Marie Le Pen, en repoussant une partie de l'électorat féminin. Or l'un des problèmes des études portant sur le *gender gap* est qu'elles se focalisent souvent sur le vote féminin comme si seul le comportement électoral des femmes était « spécial ». Pourtant, s'il y a un sur-vote des femmes pour tel parti ou tel candidat, c'est nécessairement qu'il y a aussi un « sous-vote » de la part des hommes pour ce même parti ou candidat. Anja Durovic et Nonna Mayer se sont justement posé ce type de question en se demandant si l'influence des attitudes sexistes jouait différemment sur le vote pour le parti d'Éric Zemmour selon que l'on est un homme ou une femme. Pour le tester, elles ont utilisé dans leur enquête¹⁷ des indicateurs du « sexisme traditionnel » (du type « la place des femmes est au foyer »), et du « sexisme moderne » (du type « le féminisme est allé trop loin ») et cherché leur impact sur le vote Marine Le Pen, et la probabilité de vote pour le RN et Reconquête ! Leurs analyses de régression montrent que les deux sexismes ont un impact significatif sur le soutien au parti de Zemmour en 2022 alors que ni le genre ni le sexisme n'ont le moindre effet sur le vote Marine Le Pen ou les probabilités de voter RN. Plus important encore, les chercheuses ont trouvé là un facteur décisif mais genré : les hommes qui sont plutôt d'accord avec l'affirmation selon laquelle « dans la société actuelle le féminisme est allé trop loin » sont en moyenne plus susceptibles de voter pour le parti d'Éric Zemmour que les femmes ayant la même opinion du féminisme.

Pour conclure, Anja Durovic estime qu'à l'heure actuelle, les enquêtes tant internationales que françaises étudient encore majoritairement le sexisme à l'aide d'indicateurs se concentrant sur le « sexisme traditionnel ». L'introduction d'indicateurs mesurant également ses formes modernes montre pourtant bien que celles-ci divisent davantage l'opinion publique que les secondes. Il semble donc essentiel que les futures enquêtes (électorales) diversifient leurs items sur le sexisme avec des questions relatives au sexisme moderne, sinon elles risquent de passer à côté d'enjeux

¹⁷ Durovic, Anja et Nonna Mayer, « Un vent de renouveau ? La recomposition des *gender gaps* électoraux à l'élection présidentielle française de 2022 », *Revue française de science politique*, 72, 4, 2023.

contemporains et « polarisants » relatifs à l'égalité entre les sexes. En outre, les attitudes sexistes – notamment celles concernant le sexisme moderne – ont aussi des effets politiques importants. Anja Durovic considère qu'il sera surtout important d'utiliser des indicateurs comparables dans le temps pour permettre des analyses longitudinales capables d'analyser les effets d'âge, de période et de génération afin d'étudier les évolutions sur le temps long. Ceci dit, Anja Durovic souligne que les enquêtes par sondages ne sont qu'une manière parmi d'autres pour analyser et mesurer ces attitudes : il faut aux sciences sociales une boîte à outils plus riche (incluant notamment des méthodes qualitatives, comme les entretiens non ou semi-directifs et les entretiens collectifs) pour mieux appréhender la mutation de ces attitudes et leurs déterminants.

Discussion par Magali Della Sudda

Magali Della Sudda remercie très chaleureusement Anja Durovic pour la richesse et la clarté de son intervention. Elle considère également que l'heure n'est plus à un anti-féminisme assumé comme tel. Cela permet de comprendre les mutations du vote féminin radical et cela éclaire les attitudes politiques qui semblent paradoxales : comment une jeune femme peut-elle se prétendre féministe tout en appartenant à des formations politiques qui a un agenda conservateur ? La distinction proposée par Anja Durovic entre deux formes de sexisme, « traditionnel » et « moderne », est particulièrement heuristique parce qu'elle permet de souligner et de mesurer les continuités et les ruptures dans l'opposition aux politiques d'égalité ainsi que leur évolution dans le temps, à partir d'une approche générationnelle.

Cette distinction pose néanmoins la question des concepts utilisés pour qualifier ces attitudes. Une tradition historiographique et sociologique a depuis longtemps utilisé ce concept¹⁸ et souligné son caractère diffus, « nébuleux »¹⁹, oppositionnel²⁰ et relationnel. D'autres lui préfèrent celui de sexisme, qui met d'avantage l'accent sur les

¹⁸ Christine Bard, *Un siècle d'antiféminisme* (Paris, Fayard, 1999); Christine Bard, Mélissa Blais, et Francis Dupuis-Déri, *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui* (Paris, PUF, 2019).

¹⁹ Anne-Marie Devreux et Diane Lamoureux, « Les antiféminismes : une nébuleuse aux manifestations tangibles », *Cahiers du genre* 52, n° 1 (25 juin 2012), pp : 7-22.

²⁰ Clarence Y. H. Lo, « Countermovements and conservative movements in the contemporary U.S. », *Annual Review of Sociology* 8 (1982): 107-34.

valeurs et attitudes. Enfin, d'autres approches peuvent se développer à partir des catégories utilisées pour proposer une définition substantielle de cette opposition.

Magali Della Sudda souhaite savoir si Anja Durovic pense que le « sexisme moderne » est une forme contemporaine d'anti-féminisme. De nos jours, une appellation revendiquée par certains auteurs ou certaines activistes, celle de « post-féminisme », lui semble avoir des traits communs avec ce qu'elle a qualifié de « sexisme moderne ». Estimant acquise l'égalité civile et politique entre les sexes, nous n'aurions plus besoin des féministes. La question des inégalités socio-économiques est rarement intégrée dans les discours qui se réclament du « post-féminisme ». Demander l'égalité hommes-femmes – et reconnaître des identités de genre non-binaires (ni masculine, ni féminine), c'est aller trop loin, selon cette perspective « post-féministe » : cela mettrait en péril l'identité des femmes et la conscience collective féministe. Ces femmes veulent donc revenir à la différence des sexes. La perspective est prétendument féministe mais Magali Della Sudda considère qu'en réalité elle est dommageable tant pour les femmes que pour les hommes, et pour les personnes qui ne se reconnaissent pas dans ces catégories.

Elle se demande ensuite s'il n'y a pas une polarisation forte de l'expression de ces formes de sexisme moderne parmi les jeunes générations et si les clivages entre « sexisme traditionnel » et « sexisme moderne » se retrouveraient chez d'autres générations que celles étudiées dans Youngelect. Le « sexisme moderne » ne serait-il pas encore plus fort, par exemple, chez les plus âgés ? Enfin, concernant les comportements électoraux, d'autres méthodes pourraient-elles faire ressortir ces tensions entre sexisme traditionnel et sexisme moderne ?

Réponse d'Anja Durovic

Anja Durovic remercie Magali Della Sudda pour ces commentaires. Contrairement aux études sur le sexisme, elle a découvert la littérature sur l'anti-féminisme assez tardivement et elle s'est demandé pourquoi. Elle pense que cela est dû au cloisonnement des champs disciplinaires et des thèmes de recherche. Les « attitudes (individuelles) sexistes » sont étudiées principalement par la psychologie sociale alors

que le concept de « l'anti-féminisme » et les mouvements « anti-féministes » associés ont été étudié par les chercheurs travaillant sur l'action collective et les mouvements sociaux. Ces deux champs se sont peu nourris de leurs apports réciproques. Anja Durovic est pourtant convaincue qu'il y a là un pont à créer entre ces deux champs et elle compte le faire dans ses futures recherches.

Concernant les générations, elle trouve la question particulièrement stimulante et cela fait partie du projet qu'elle développe actuellement. Elle s'est intéressée aux indicateurs du sexisme, traditionnel et moderne, selon les groupes d'âges (faute d'avoir des données longitudinales sur le sexisme moderne). Elle a observé qu'en matière de sexisme traditionnel, les jeunes générations (18-24 ans) témoignent de la plus grande intolérance au sexisme traditionnel, même si cette intolérance se retrouve dans toutes les classes d'âge. Pour ce qui est du sexisme moderne, les générations les plus âgées (+ de 65 ans) sont les plus nombreuses à considérer que le féminisme est allé trop loin, l'opposition au sexisme sous sa forme moderne étant plus marquée parmi les jeunes générations. Il peut également être intéressant d'observer les réponses non seulement en fonction de l'âge mais aussi du sexe. À titre d'exemple, l'étude montre que 23% des jeunes hommes (18-24 ans) considèrent que le féminisme est allé trop loin, contre 10% des jeunes femmes de la même tranche d'âge.

Anja Durovic s'accorde avec Magali Della Sudda pour penser que les sondages ne sont qu'une manière parmi d'autres de mesurer ces attitudes. Dans le projet qu'elle est en train de développer, elle propose de faire notamment des entretiens collectifs. Ce type de méthode qualitative lui semble plus que nécessaire pour identifier les vrais points de tension qui polarisent les débats. Elle compte aussi ajouter des expérimentations en ligne pour compléter l'enquête, afin de tester la réaction à des mises en situations ou à des faits divers.

Question de Mickaël Durand

Mickaël Durand (Sciences Po, INED) trouve le projet mené par Anja Durovic passionnant. Durant un rapport récent de la CNCDH sur les attitudes envers les LGBT

auquel il a contribué²¹, il dit avoir essayé d'intégrer des questions qui permettraient de rendre compte des évolutions du rapport au sexisme, au racisme, et à l'acceptation des populations LGBT. Une des questions était assez similaire à celles posées par Anja Durovic (« Les mouvements LGBT sont-ils légitimes ? » ; « Les LGBT sont-ils trop présents dans les médias ? »). L'enquête a montré que l'acceptation des populations LGBT est plus grande lorsqu'il s'agit d'un proche que lorsque la question est posée de manière collective et générale.

Réponse d'Anja Durovic

Anja Durovic explique que le rapport de la CNCDH que mentionne Mickael Durand a été une grande inspiration pour elle, et elle a été en particulier très intéressée par son chapitre sur les attitudes hétérosexistes. La mutation des attitudes concernant le racisme et le sexisme peuvent d'après elle tout à fait être rapprochées des attitudes concernant l'hétérophobie. Par exemple, aujourd'hui, la question du mariage gay n'est plus clivante, c'est ailleurs qu'il faut aller chercher les points de tension.

Question de Frédéric Gonthier

Frédéric Gonthier (Pacte, Sciences Po Grenoble) remercie Anja Durovic et Magali Della Sudda pour leurs interventions. Il évoque le module de l'ISSP/France qui porte sur ces thématiques (*Family and changing gender roles*). Par ailleurs, il se demande s'il ne faudrait pas s'intéresser à l'ambivalence des attitudes sexistes dans la perspective des travaux de Paul Kellstedt, aux personnes qui combinent le rejet du sexisme traditionnel et l'affirmation d'une forme de sexisme moderne. Il estime qu'il existe dans les jeunes générations notamment dans la mouvance identitaire, à l'extrême droite, des ambivalences de ce type, qui mériteraient d'être étudiées. La même ambivalence se retrouve d'ailleurs actuellement dans différentes formations politiques.

²¹Enquête commandée par la CNCDH sur les préjugés et les idées reçues à l'encontre des personnes LGBTI. Voir le rapport d'enquête de Mickaël Durand : <https://www.cncdh.fr/publications/enquete-etat-des-lieux-de-lheteronormativite-et-des-prejuges-legard-des-personnes>

Réponse d'Anja Durovic

Anja Durovic considère également que l'ambivalence comme un point très important. Autre phénomène intéressant, le « sexisme bienveillant » (qui se cache derrière des affirmations du type : « Je n'ai rien contre les femmes, je veux même les aider... »). Derrière ces assertions, on peut trouver l'idée que les femmes ont toujours besoin d'être guidées, soutenues par des hommes. Il y a aussi une forme d'ambivalence. Il est intéressant de voir à quel moment on bascule d'un côté ou de l'autre. Par ailleurs, un phénomène similaire qui se nourrit également d'une certaine forme d'ambivalence est celui du « fémonationalisme » - ce dernier, proposé par Sara Farris utilise de façon stratégique des thèmes féministes et défendant l'égalité femme-homme dans une perspective xénophobe et anti-immigration et qui mélange donc féminisme, xénophobie et racisme²². D'ailleurs, les travaux de Magali Della Sudda lui ont permis de comprendre mieux le fonctionnement du « fémonationalisme ».

Question de Ragnild L. Muriass

Ragnild L. Muriass (Université de Bergen/LIEPP) remercie Anja Durovic pour son intervention. Elle trouve également intéressant de constater l'écart pour ce qui est du sexisme entre les jeunes générations de femmes et d'hommes. Elle se demande dans quelle mesure ce sexisme moderne a à voir avec le fait d'être jeune. S'agit-il d'un fait générationnel, lié à l'actualité (du fait, par exemple des réseaux sociaux, tels que Twitter) ou bien est-ce simplement dû au fait d'être jeune en soi ?

Réponse d'Anja Durovic

Anja Durovic explique la polarisation sur ces questions dans les jeunes générations par deux raisons. La première est effectivement le rôle croissant des réseaux sociaux. Ces derniers n'ont pas entraîné une révolution progressiste – c'est même plutôt l'inverse qui est observé (voir les travaux de Jen Schradie²³). Le succès d'un Andrew

²² Sara R. Farris, *In the Name of Women's Rights: The Rise of Femonationalism* (Durham, Duke University Press, 2017).

²³ Jen Schradie, *The Revolution That Wasn't: How Digital Activism Favors Conservatives*, 2019, Cambridge, Harvard University Press.

Tate²⁴, par exemple, est exemplaire de cette vague anti-féministe et réactionnaire. Une autre explication pourrait venir de la situation économique actuelle. Les jeunes générations ont de plus en plus de mal à trouver un emploi ou un CDI. Cette situation crée un terrain fertile pour des entrepreneurs de cause réactionnaire et anti-féministe qualifiant les problèmes liés aux inégalités de genre comme des problèmes de « riche ».

Question de Laura Morales

Laura Morales (Sciences Po, CEE) considère qu'on retrouve des préjugés raciaux similaires aux préjugés sexistes, par exemple sur la capacité des personnes de couleur à occuper des fonctions politiques. Il serait intéressant de réaliser des enquêtes cumulatives qui analyseraient, par exemple, l'évolution du « sexisme traditionnel » par rapport au « sexisme moderne » en fonction de l'évolution du « racisme traditionnel » par rapport au « racisme moderne ». Elle se demande si l'on y retrouverait les mêmes mécanismes et les mêmes régularités, en termes d'âge, de sexe, etc.

Réponse d'Anja Durovic

Anja Durovic explique qu'elle aurait aimé davantage explorer ces questions, d'un point de vue longitudinal et comparatif, mais que cela a été impossible pour des questions logistiques liées aux manques de données et à la taille de l'enquête. Elle espère pouvoir aller plus loin à l'occasion de l'élection présidentielle de 2027 lors de la prochaine enquête électorale. Elle aurait aimé avoir plus de latitude quant au choix des items, mais cela n'a malheureusement pas été possible.

Question de Florence Faucher

Florence Faucher (Sciences Po, CEE) revient sur la façon dont les questions sont posées dans les enquêtes. Elle s'interroge notamment sur l'item « Il est choquant qu'un homme aborde une femme dans la rue pour la draguer ». Elle se demande si la

²⁴ Ancien sportif et influenceur controversé défendant des thèses masculinistes.

formulation n'est pas un peu « trop gentille » comme formulation, « draguer » lui semble un peu euphémisé par rapport à ce qui se passe souvent dans la réalité.

Réponse d'Anja Durovic

Anja Durovic est d'accord avec le fait que la question n'est pas forcément la meilleure, mais une question plus franche (comme « Il est normal qu'un homme agresse une femme dans la rue pour la draguer ») aurait contenu un fort biais de désirabilité sociale. Il y aurait eu un consensus sur l'aspect incorrect d'un tel comportement, alors que c'est d'avantage l'ambivalence du rapport à ces questions qu'elle a cherché à cerner. L'euphémisation visait à contourner les biais de désirabilité sociale. À titre d'exemple, Anja Durovic explique qu'elle avait pensé poser une question sur la « théorie du genre » mais cela lui a été déconseillé par des collègues soulignant que contrairement à ce qu'elle pensait, beaucoup de personnes ne sont pas familières avec ce type de formulations, et ne voient pas forcément ce que l'expression théorie du genre recouvre. Le concept est omniprésent dans les milieux universitaires mais pas forcément dans la société dans son ensemble.

Question de Nonna Mayer

Nonna Mayer explique qu'il y a eu tout un débat aux États-Unis sur l'émergence d'un « racisme symbolique » à base culturelle. On ne dit plus par exemple que les Noirs sont « inférieurs », mais qu'ils n'auraient pas les mêmes « valeurs », qu'ils adhèreraient moins à l'éthique américaine du travail et de l'effort. Observe-t-on le même phénomène avec le sexisme ? Elle se demande par ailleurs s'il ne faudrait pas poser des questions plus concrètes citant notamment celles du sondage fait pour le dernier rapport du Haut Conseil à l'égalité entre les hommes et les femmes sur le sexisme, qui montrent un regain de sexisme chez les jeunes hommes de moins de 35 ans, nettement plus nombreux que leurs aînés par exemple à estimer que « pour être respecté en tant qu'homme dans la société, il faut vanter ses exploits sexuels auprès de ses amis » ou que : « Le barbecue est une affaire d'hommes »²⁵. Enfin, elle revient sur une formulation « opinions « clivées » fréquemment employée par Anja Durovic.

²⁵ https://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/hce_-_rapport_annuel_2023_etat_du_sexisme_en_france.pdf

Que faut-il entendre par ces mots ? Les opinions sont-elles plus clivées quand 75% des sondés sont d'accord avec l'item proposé (pour 25% pas d'accord) ou quand la réponse est 50%/50% ? Ou encore quand l'opinion est fragmentée en quatre groupes de taille égale ?

Question de Francesca Feo

Francesca Feo (Université de Bergen/CEE) s'interroge sur les ressemblances et les différences entre Marine le Pen et Giorgia Meloni, présidente du Conseil italien et dirigeante de Fratelli d'Italia, sur ces questions de sexisme et de genre.

Réponse de Laura Morales

Laura Morales répond que la France a eu deux candidats d'extrême droite à l'élection présidentielle de 2022 dont l'un (Eric Zemmour) a, comme Giorgia Meloni, des points de vues très réactionnaires sur les droits des femmes et l'égalité femmes-hommes, Marine Le Pen se différencie donc de lui en se montrant plus progressiste sur ce point.

Question de Claire Andrieu

Claire Andrieu (Sciences Po, CHSP) se dit intriguée par un des résultats de l'enquête HCE présentés au début : 78% des Françaises déclarent avoir déjà été victimes d'un acte ou commentaire sexiste. Elle trouve que c'est étonnement peu. N'y a-t-il pas sous-déclaration, ou tout au moins une sous-évaluation, qui serait le signe d'un sexisme intériorisé, diffus dans la société ? Elle demande également si Anja Durovic aurait d'autres résultats à partager quant à la différence entre les hommes et les femmes relativement au sexisme.

Réponse d'Anja Durovic

Anja Durovic est d'accord avec elle : 78% lui semble un niveau faible. Une des explications classiques mise en avant par les études de psychologie sociale, c'est que les personnes ne veulent pas être catégorisées ou perçues comme des victimes, elles hésitent par conséquent à revendiquer le fait d'avoir été victimes de racisme ou de

sexisme. D'ailleurs, les attaques relevant du sexisme moderne vont plus fréquemment générer ce type de réaction d'auto-défense, visant à rejeter le qualificatif de sexisme ou de racisme. Puisque les formes modernes du sexisme comme du racisme sont justement souvent plus subtiles, moins directes et moins visibles, elles sont plus difficiles à percevoir et à décrire comme telles même si les personnes se sentent blessées ou mal à l'aise.

Question d'Emilien Houard-Vial

Emilien Houard-Vial (Sciences Po, CEE) remercie Anja Durovic pour son intervention. Les thèmes traités l'intéressent particulièrement du fait de son propre sujet de recherche sur la droite française. Il se demande ce qu'il faut entendre par féminisme moderne. Est-ce que cela évoque Simone de Beauvoir ou Alice Coffin ²⁶? Selon les références qu'on y associe, les réponses vont probablement diverger. Sur le harcèlement de rue, par exemple, il pense que certains distinguent une « bonne » façon de draguer, acceptable. Y a-t-il des distinctions à établir à ce niveau-là en fonction des représentations qui sont associées à certaines pratiques ? Évidemment, il se doute qu'il n'est pas forcément facile de faire entrer ce type de critère dans la formulation de questions. Il s'interroge par ailleurs sur l'impact électoral spécifique du sexisme.

Réponse d'Anja Durovic

Anja Durovic est tout à fait d'accord sur la nécessité d'interroger les représentations, ce qui impliquerait des entretiens collectifs et une démarche plus qualitative. C'est un aspect qu'elle souhaite creuser à l'avenir. Elle rappelle par ailleurs que dans ses analyses des votes Le Pen et Zemmour (qu'elle a réalisées avec Nonna Mayer), elle fait justement la part du sexisme, toutes choses égales par ailleurs.

²⁶ Journaliste et féministe, militante de la cause LGBT.

Question d'Elisabeth Miljkovic

Elisabeth Miljkovic (CERI, Sciences Po) s'interroge sur l'item « le féminisme est allé trop loin ». Cette formulation lui semble porter davantage sur les acquis que sur les revendications. Elle se demande si cela peut avoir des conséquences sur les réponses. Ensuite, elle s'interroge sur la pertinence de la distinction entre sexisme moderne/traditionnel dans l'offre politique actuelle, pour distinguer entre une Marine Le Pen et un Eric Zemmour par exemple.

Réponse d'Anja Durovic

Pour Anja Durovic, cette formulation est liée entre autres aux travaux de Magali Della Sudda qui montrent que si pour de nombreuses féministes de droite et d'extrême-droite, les revendications de la première vague du féminisme en termes de droit (droit de vote par exemple) étaient légitimes et nécessaires, en revanche ces acquis ne signifient pas nécessairement qu'il faille aller plus loin dans les revendications. Elles rejettent les demandes et revendications des mouvements féministes plus contemporains.

Nonna Mayer revient sur la question de Francesca Feo pour souligner la différence entre Giorgia Meloni, qui défend une ligne catholique conservatrice sur ces questions de genre et de sexisme, et Marine Le Pen, qui ne fait aucunement croisade pour un retour en arrière mais s'affiche au contraire comme femme moderne et « quasi féministe » depuis longtemps. Tout en instrumentalisant bien sûr les enjeux du genre, en affirmant défendre les femmes contre la menace que représenteraient les étrangers (violeurs potentiels) et l'islam, une religion rétrograde qui menacerait les droits des femmes.

Magali Della Sudda suggère qu'il faudrait rédiger des questions plus fines, notamment sur l'avortement. Il lui semble qu'une forme de sexisme moderne notamment chez les militantes de droite radicale qu'elle a suivies serait leur opposition moins frontale, plus subtile, à l'avortement. Il s'agit moins de demander l'interdiction que de revenir à la version de la loi Veil de 1974 plus restrictive et n'offrant pas le remboursement. Plus insidieusement, ces femmes soulignent la détresse de celles qui avortent ou mettent

en avant d'autres enjeux comme l'infertilité et les difficultés reproductives, notamment chez les jeunes couples, faisant ainsi passer au second plan la question du droit à l'avortement.

Nonna Mayer met fin à la séance en remerciant Magali Della Sudda, Anja Durovic et l'ensemble des participantes et participants pour la richesse des interventions et des discussions.